

## ARTICLE 1, septembre 2012

### Les rizières de Jatiluwih, les subak de Bali et l'Unesco



*La riziculture est et reste, malgré les transformations en cours, la principale activité des Balinais. Cela ne devrait pas durer compte-tenu de la rapidité de l'évolution et des changements économiques à Bali. Sur cette île surpeuplée, l'autosuffisance alimentaire, en ce qui concerne la production de riz, n'est plus assurée, ce qui crée de la dépendance.*

Les rizières en terrasses, véritable marque de fabrique du paysage balinais, caractérisent tout séjour ou voyage dans l'île. Lovée au cœur terrestre de ce paradis insulaire, Jatiluwih est désormais le site qui vient d'entrer dans la légende : récemment inscrites sur la liste du patrimoine mondial de l'Unesco, ses fameuses rizières formant un bel amphithéâtre naturel constituent un parfait exemple du fonctionnement des *subak* balinais, ces systèmes d'irrigation et de gestion de l'eau qui sont farouchement ancrés au plus profond de la culture balinaise. Sans doute nulle part ailleurs qu'ici, culture et agriculture ne sont si intrinsèquement liées. Cette inscription et reconnaissance internationale valent une belle labellisation et éviteront certainement au superbe site naturel de voir son paysage souillé ces prochaines années par des constructions d'hôtels, de villas ou encore de poulaillers géants... Passées sous les projecteurs, ces célèbres *sawah* (rizières irriguées) sont aussi, évidemment, indissociables des *subak* et des temples affiliés.



## Du riz et des hommes

Vieux pour certains de plus de mille ans, environ un millier de *subak*, ou associations hydrauliques et villageoises, composent aujourd'hui le paysage social, religieux et agricole balinais. Tous les riziculteurs sont membres de leur *subak* respectif qui est intégré au sein du *banjar* de son village ou quartier. La fonction vitale de chaque *subak* est de gérer le réseau hydraulique si fondamental dans la riziculture et donc aussi répartir équitablement les quantités d'eau nécessaire, en fonction des besoins et des terrains. Le système est ingénieux et en principe totalement démocratique. Mais l'évolution de ces dernières décennies a profondément modifié la donne foncière et agricole : la population balinaise n'est plus homogène et la répartition des parcelles comme celle de l'eau, sans même focaliser sur la spéculation décomplexée et le problème récurrent de la vente des terres et même des rizières, bouleversent les anciens modes de travail et de vie. En dépit de ces transformations radicales, de nombreux villages balinais vivent toujours à l'heure des *subak* et de la production rizicole. Mais le temps du sursis a certainement commencé.

Le *subak* dispense en fait le « droit de l'eau » et gère tous les soucis ou conflits directement liés à l'irrigation. Son rôle consiste à entretenir et préserver au mieux ce précieux héritage en veillant à ce que les paysans s'occupent correctement des terres. Le *subak* concerne un système écologique cohérent et complet, inséparable du travail collectif et d'une gestion démocratique. La religion hindoue aussi s'immisce et Dewi Sri, épouse dévouée de Vishnu et déesse du riz, surgit à presque chaque bout de parcelle. Si la culture du riz domine, un tas d'autres activités entourent la traditionnelle riziculture : par exemple, l'élevage de canards se couple avec le travail du riz, et les canards « nettoient » efficacement et fertilisent naturellement les rizières irriguées ou inondées, en plaine ou sur les terrasses.



*Des canaux d'irrigation jalonnent la campagne balinaise, et des petits autels dédiés à la déesse du riz viennent rappeler que la spiritualité est partie prenante du processus agricole. Ici, autour de Keliki, au nord d'Ubud.*

Evidemment, l'eau est ici l'élément clé. Buffles et vaches sont parfois convoqués, avec ou sans araire placé à l'arrière, des espaces réservés reviennent aux jeunes pousses de riz. Car le riz est planté puis replanté, une fois que les plants sont jugés bons pour se voir déménagés dans la grande rizière... Lorsqu'arrive la récolte, toutes les forces locales sont engagées... mais on constate que de plus en plus ce sont des ouvriers agricoles, venus de Java et de Lombok, qui font ce travail, les jeunes locaux préférant s'adonner à des travaux moins pénibles, comme s'occuper des touristes... Ces derniers, soucieux d'en savoir davantage sur l'ingéniosité des riziculteurs balinais et de l'organisation complexe des *subak*, peuvent d'ailleurs se rendre dans la région de Tabanan, et s'informer auprès du « musée du *subak* », dont la visite s'impose pour les seuls férus d'agriculture, dommage simplement que les enjeux et soucis actuels – surfaces réduites ou problèmes de l'eau – ne soient pas évoqués. L'histoire ancienne, telle que rapportée sur les feuilles de *lontar* que l'on peut voir au musée, retient que les premiers *subak* balinais remontent au moins au XIV<sup>e</sup> siècle, et sans doute bien avant cette date.

Citant le travail de Sukarto Atmodjo, Stephen Lansing mentionne le terme *subak* sur une inscription datant de 1071. Mais d'autres recherches (comme celles de Nyoman S. Pedit ou de Goris) font dater l'origine connue des *subak* au VII<sup>e</sup> voire au VI<sup>e</sup> siècle de notre ère. Dans une étude de 1996, le nombre exact de *subak* recensés s'élevait à 1193. En vingt ans, ce nombre a fortement chuté compte tenu de la pression foncière et de la spéculation depuis belle lurette en cours... En outre, avec la fin du stockage depuis le début des années 1970, les typiques greniers à riz (*lumbung*), avec leur belle forme d'ogives, appartiennent définitivement au passé ;

seule l'hôtellerie touristique – le Puri Lumbung à Munduk par exemple – s'intéresse encore, et à sa manière, à cette architecture pourtant bien originale.



*Les rizières possèdent toutes ou presque leurs petits autels consacrés à Devi Sri. Ces temples-autels (bedugul) sont simples ou élaborés, en voici trois exemples, dont les clichés proviennent des environs de Mas, au sud d'Ubud.*

Depuis 1969, avec ladite « révolution verte », pas toujours bien rose, une variété de riz plus productive a été introduite partout en Indonésie, plus résistante et poussant plus rapidement, elle offre souvent aux habitants une récolte supplémentaire dans l'année. Mais chaque avancée a son prix : alors cette variété de riz a aussi besoin de plus d'engrais et d'eau, et pire, de pesticides divers et variés mais toujours nuisibles. Les pesticides sont entre autres responsables de l'appauvrissement voire de la destruction de l'écosystème, et notamment de la dépopulation des grenouilles, crapauds et anguilles qui peuplaient jusque là l'univers des rizières et autres canaux adjacents. En 1967, tout juste arrivé aux affaires, le jeune dictateur Suharto va jusqu'à interdire aux paysans balinaïses de planter leur riz traditionnel : le développement rizicole passe par la force en quelque sorte...

Ensuite, industrialisation et rationalisation agricoles obligent, si ce fameux « nouveau riz » s'avère au bout du compte effectivement plus rentable sur le plan économique, il perd beaucoup en goût ainsi qu'en qualité nutritive. Parfois baptisé « riz miracle », qu'il soit bon ou mauvais, il va cependant permettre au pays de nourrir ses habitants, ce qui n'est pas rien non plus ! Mais dans les affaires, qu'elles soient touristiques ou agricoles, la rentabilité est devenu le maître mot des principaux intéressés. Les abus pullulent tout comme les pesticides qui ruinent des

paysans obligés de produire plus pour survivre. C'est une pirouette capitaliste bien connue... De plus, misant sur la modernité à tout prix, les experts ont largement sous-estimé l'efficacité du système traditionnel des *subak*, par exemple pour la gestion de l'eau ou la lutte contre les insectes. C'est ensuite, avec les années 1980, le début d'un désintérêt notable pour les *subak* sur fond de montée de l'individualisme et de recherche incessante de rentabilité. Peu à peu, certains paysans replantent pourtant du riz traditionnel mais, le plus souvent, ce sont des ouvriers agricoles (d'ailleurs de Bali, mais aussi de Java, de Lombok, etc.) qui viennent remplacer les jeunes locaux partis en ville ou sur les plages pour aller cibler d'autres vies. Depuis les années 1990, et surtout après 1998, les *subak* retrouvent un peu leurs lettres de noblesse et, en dépit de la désertion des campagnes, ils sont maintenant reconnus comme une part essentielle et légitime du patrimoine culturel et naturel balinais. L'un des problèmes cruciaux actuels concerne les jeunes Balinais qui, soucieux pour quelques-uns de revenir à la terre, n'ont plus du tout les connaissances ni évidemment les compétences de leurs parents ou grands-parents...

De nos jours, 90% de la production rizicole balinaise provient de ce nouveau riz, un peu controversé mais tellement rentable, et en temps de crise durable (avec une pauvreté sans cesse en hausse en dépit des supposées recettes touristiques...), la population n'a pas les moyens de s'offrir du riz, traditionnel ou ancien, plus cher mais de meilleure qualité... Ce riz haut sur pied (une tige pouvant atteindre 1,5 mètres) et localement apprécié ne permet en général de ne produire qu'une seule récolte annuelle. Ainsi, tous les riziculteurs balinais vivent aujourd'hui de plus en plus de produits agricoles disons « dérivés » : les multicolores jardins maraîchers et plus encore les gigantesques poulaillers modernes qui occupent toute la place dans le paysage... Une éclaircie toutefois s'étend sur ce vaste monde agricole balinais : la mode du bio (*organic*, comme on dit ici) est en passe de faire de plus en plus d'adeptes, consommateurs d'ailleurs et producteurs d'ici, c'est bon pour le moral économique mais les prix grimpent aussi en conséquence.

Résultat de l'urbanisation dense et rapide, dans l'ensemble de la zone de Denpasar, il ne subsistait que 37 *subak* en 2007, et plus récemment autour de Klungkung, une région orientale pourtant nettement moins urbanisée, les *subak* disparaissent à grande vitesse, selon les observations d'un ami balinais du cru. Dans un travail extensif sur les *subak*, Nyoman Sutawan rappelle que le nombre d'habitants ne cesse d'augmenter à Bali tandis qu'en même temps le nombre de *subak* poursuit sa chute, de plus en plus inquiétante, notamment pour l'avenir de l'agriculture locale. Pourtant, la qualité reconnue, y compris internationalement, des *subak*, ne date pas d'hier ni de l'intérêt soudain manifesté par l'Unesco et les

autorités indonésiennes plus ou moins économiquement intéressées par les gains touristiques potentiels. En 1983, suite à une mission étasunienne menée sur place (*General Accounting Office of the United States*), les experts nord-américains avaient noté que les *subak* représentaient les structures de gestion et d'utilisation d'eau les plus ingénieuses de toutes celles qu'ils avaient visitées au cours de leur étude.



*Les rizières de Jatiluwih à deux époques différentes de l'année. Mais les deux photos ont également 22 ans d'écart : sur la première, qui date de 1990, il y a encore plus de forêts au fond et nettement moins de plastique un peu partout, les poteaux électriques et les ponlaillers de la région étaient aussi bien moins nombreux dans le paysage. Les booms touristique et démographique sont passés par ce coin du paradis...*

Le témoignage de Degung Santikarma, paru dans la défunte revue culturelle balinaise *Latitudes*, retrace une époque révolue, celle lorsque c'était la riziculture qui dictait l'ordre économique-social local. Ce n'est pas seulement la douceur de vivre qui disparaît comme le regrette l'auteur mais aussi des pans entiers du patrimoine balinais. C'était avant que l'Unesco ne vienne se mêler aux affaires des paysans de l'île. Dans ce texte, Degung Santikarma déplorait déjà que « *les plus belles des rizières ne peuvent échapper aux promoteurs immobiliers. Elles sont converties en galeries commerciales, en hôtels de luxe et en parcours de golf, qui réclament toujours plus d'eau, asséchant ainsi les rizières et, comme par ironie, détruisant les paysages que les touristes viennent admirer* ». Tout est dit.

Dirigé par un *pekaseh*, chef de la coopérative hydraulique (*subak*), la structure qui s'étoffe autour du *subak* comprend des dizaines d'hommes du cru, qui se réunissent régulièrement pour régler les soucis de terres, d'eau, de calendrier, de rites aussi, puisque le cycle des cérémonies dépend étroitement de la culture du riz. Chaque *subak* possède son temple et, en se promenant dans les rizières, on peut facilement voir les petits temples (appelés *bedugul*) qui trônent majestueusement au bout de chaque parcelle. Ancrés dans la ruralité, les *subak* (et leurs dirigeants) ont toujours connu une certaine autonomie, se méfiant autant de l'univers politique que des nouveaux champs économiques en gestation... Aujourd'hui, nombre de *subak* meurent d'une mort artificielle qui n'a rien de belle : ils sont, pour survivre,

contraints de se regrouper, sans compter l'intrusion de la pollution – des sachets en plastique obstruant par exemple les canaux d'irrigation – qui déjoue parfois tous les meilleurs calendriers agricoles du monde... Degung Santikarma estime que, tiraillés par des transformations qui souvent les dépassent, les Balinais doivent désormais choisir : « *continuer à brader leurs terres au premier touriste venu, ou maintenir un héritage millénaire de gestion subtile de l'eau, la ressource la plus sacrée de Bali* ».

On observe que dans le secteur de Jatiluwih et Wongayagede, certains riziculteurs continuent à privilégier la culture du riz traditionnel, plus long et dont les plants sont plus hauts... certains disent que c'est aussi mieux pour les photos, et en plus ce riz-ci ressemble aux scènes rurales des anciennes toiles de peintres balinais ou occidentaux qu'on peut admirer dans les musées : ainsi, le tourisme et la patrimonialisation qui l'accompagne seront-ils les sauveurs du bon riz traditionnel ? Pour l'heure, en raison d'une démographie alarmante et de visiteurs qu'il faut bien nourrir, Bali ne produit même plus assez de riz pour sa propre consommation...



*Les rizières de Jatiluwih en juillet 2010. Depuis, d'importants changements, patrimonialisation oblige !*



*Ici, en juillet 2012, avant d'arriver à Jatiluwih, un groupe de touristes asiatiques pris en photo par leur guide. A droite, l'entrée du village et accès de plus en plus officiel du site : au fond, on aperçoit la billetterie, et au premier plan, des ouvriers en train de paver la route afin de mieux accueillir les visiteurs prochainement...*



*Des rizières joliment étagées, et surtout savamment sculptées, cela depuis au moins un bon millénaire.*

## **Du patrimoine et des rizières**

Depuis la fin du mois de juin 2012, les *subak* connaissent leur consécration internationale, le tout dans un cadre hindou-balinais qui ne peut que renforcer la fierté des autochtones. En effet, l'Unesco a définitivement reconnu et inscrit, selon la terminologie officielle, « *les paysages culturels de la province de Bali : le système de subak en tant que manifestation de la philosophie du Tri Hita Karana* ». Pour sa part, l'Unesco a décidé de dater l'origine des *subak* au IXe siècle, et ces derniers sont justement présentés par l'organisation onusienne comme étant « *des pratiques agricoles démocratiques et égalitaires qui ont permis aux Balinais de devenir les plus prolifiques producteurs de riz de l'archipel en dépit du fait de devoir nourrir une population très dense* ». Relevons qu'à côté des fameuses rizières en terrasses de Jatiluwih, l'inscription concerne également le palais d'eau royal de Pura Taman Ayun et, plus généralement, la philosophie qui sous-tend les *subak*, à savoir le *Tri Hita Karana*, dont la pensée vise à



harmoniser les univers spirituels, humains et naturels. C'est donc à l'issue d'une rude bataille de 12 ans que, finalement, les *subak* balinais ont été inscrits, avec une validation rendue publique à Saint Pétersbourg le 29 juin 2012, sur la précieuse liste du patrimoine mondial de l'Unesco. Ce qui figure très exactement sur la liste est le *Bali Cultural Subak Landscape* (ou BCSL, pour les intimes) qui consiste en l'organisation des *subak* traditionnels en lien étroit avec la philosophie locale balinaise. Le BCSL intègre 14 différents *subak* de la région de Penebel (avec notamment le site de Jatiluwih), il concerne aussi les trois lacs de montagne (Bratan, Buyan et Tamblingan), ainsi que les lieux suivants: temple de Taman Ayun, la rivière Pakerisan, le temple de Gunung Kawi, celui de Mengening, le site et les bassins de Tirta Empul, les trois *subak* de Suluban, et enfin le fameux temple Ulan Batur qui donne sur le lac Bratan. Au total, ces nombreux sites recouvrent une zone de 7000 hectares. Ils s'unissent désormais au nom du patrimoine pour devenir le très officiel *Bali Cultural Subak Landscape* (BCSL), inscrit au catalogue de l'Unesco. La presse indonésienne a bien relayé ce moment de gloire tant régionale que nationale et, de *Kompas* au *Bali Post*, le ton se veut fier et optimiste : si la nature est omniprésente et à préserver, les articles montrent aussi que le nombre de visiteurs est déjà en train de grimper, tout comme le montant des recettes touristiques à venir... Quant au *Jakarta Post* du 27 juin 2012, à la veille de l'apothéose, il mentionne une opération de sensibilisation, sinon de promotion à vocation éducative, durant laquelle 200 étudiants venus de toute l'Indonésie ont participé à un programme d'information, cautionné par l'Unesco, sur l'histoire, la place et le fonctionnement des *subak* à Bali. Mais le pari était déjà gagné.

Quelquefois, ce genre de consécration internationale conduit à d'étranges initiatives : le village de Penebel (région de Tabanan), à proximité des rizières de Jatiluwih, a été retenu pour la tenue du concours de Miss Monde 2013. Et, le préfet de Tabanan n'a pas peur du ridicule lorsqu'il dit que le lieu a été choisi « *car nous sommes très appréciés pour notre environnement* ». Certes, on n'en doute point, mais quel rapport avec l'élection de Miss Monde ?



*Le béton s'invite aussi de la partie, une initiative malavisée pour un site classé au patrimoine culturel mondial, mais cela ne semble pas rebuter les touristes, de plus en plus nombreux dans ces parages.*

Dans un article éclairant, Stephen Lansing J., Yunus Arbi et Wiwik Dharmiasih ont analysé tout l'historique de cette candidature, et les efforts des autorités indonésiennes, pour figurer sur la fameuse liste du patrimoine mondial. Les auteurs concluent sur ce que l'Unesco retiendra également, c'est-à-dire que l'ingénieux système des *subak* est une expression et une représentation pratique et fonctionnelle de la philosophie balinaise du Tri Hita Karana. En ce sens, cette nomination et cette inscription sont bienvenues autant pour les autochtones que pour les visiteurs des campagnes balinaises, soucieux de mieux comprendre ce territoire. Le risque, et il n'est pas moindre, consiste à ne voir – pour certains prédateurs balinais, javanais ou étrangers – que des affaires fructueuses dans un décor touristique derrière cette belle reconnaissance d'un savoir-faire local et d'une non moins belle réalité sociale voire politique, caractérisée par les *subak* et la philosophie locale qui les fonde. Ce serait là vraiment très dommage. Et surtout dommageable. Pour l'heure, au début de l'automne 2012, on délivre des billets d'entrée officiels (15.000 rupiahs, soit moins d'un euro et demi par personne ; le tarif ne devrait pas tarder à augmenter) pour accéder au site de Jatiluwih, et les travaux de « mise en tourisme et en patrimoine » ne font que commencer. Pour quel destin ? Difficile à prévoir.

Mais il est légitime de s'inquiéter d'une certaine mise en folklore non plus seulement de la culture mais aussi de l'agriculture locale : pour le constater, il suffit de se rendre à Pujung, lieu-dit au nord d'Ubud, pour admirer (et fouler) de trop célèbres mais très jolies rizières transformées en attraction touristique-folklorique, avec ses sentiers bétonnés et ses boutiques qui débordent sur la nature, ici bien mise à mal. Cette brève escapade d'Ubud, qui s'apparente à une sorte de douteuse promenade de santé, satisfait cependant pleinement les jeunes mariés asiatiques venus s'unir au pays des dieux ou encore des hordes de touristes occidentaux qui

n'ont pas souhaité quitter Bali sans faire un rapide saut dans le vert des rizières. Le problème est que la situation vire au rouge, et si la rizière est une véritable *star* elle est aussi devenue une simple vitrine. Ce scénario n'est résolument pas souhaitable pour Jatiluwih. Rien ne prouve pour l'instant que l'Unesco (avec les locaux chargés de la patrimonialisation) soit réellement capable de préserver le site de tels abus, et de beaucoup d'autres qui risquent d'émerger prochainement...



*Pujung, au nord d'Ubud, est l'exemple parfait et regrettable d'une mise en tourisme excessive des rizières. Plateformes aménagées, sentiers sur-fréquentés, mariés en habits de noces avec leur guide.*

Bon gré mal gré, l'avenir nous dira si la modernité touristique aura raison de la philosophie et des rizières balinaises ou si, au contraire, c'est le couple culture-agriculture qui parviendra, par sa force et sa ténacité, et on ne peut que le souhaiter aux Balinais, à maîtriser les flux d'argent et d'arrivants qui se déverseront. Coûte que coûte, ou à compte-goutte, c'est encore et toujours une sacrée histoire d'eau. Normal, nous sommes à Bali...



*A quelques kilomètres après les célèbres rizières en amphithéâtre de Jatiluwih, d'autres espaces, aussi beaux mais moins fréquentés, permettent de découvrir un monde rural bien plus authentique qu'aux abords du site classé.*

***Franck Michel***

### **Pour aller plus loin**

*Bali Post*, « Masuk WBD, Jatiluwih Mulai Dilirik Investor (Entrant au patrimoine mondial, Jatiluwih commence à attirer les investisseurs) », Denpasar, 2 juillet 2012.

Degung Santikarma, « Le *subak* : rizières et démocratie », in *The Natural Guide, Bali Lombok*, Paris, Ed. Pages du monde, 2008, pp. 298-300 (initialement paru dans la revue *Latitudes*, Denpasar, vol. 17, juin 2002).

*Jakarta Post*, « Students Learn about 'Subak' in UNESCO Program », Jakarta, 27 juin 2012.

Lusia Kus A., « Subak, Harmoni Manusia, Alam, dan Pencipta (Le *subak*, l'harmonie entre les humains, la nature et le Créateur) », *Kompas*, Jakarta, 27 juin 2012.

Nyoman Sutawan, *Organisasi dan Manajemen Subak di Bali* (Organisation et management des *subak* à Bali), Denpasar, Pustaka Bali Post, 2008.

Stephen Lansing J., Yunus Arbi, Wiwik Dharmiasih, « The Proposal to Create a UNESCO World Heritage Cultural Landscape : Celebrating the Subaks and Water Temples of Bali », in I Nyoman Darma Putra & I Gde Pitana, ed., *Bali dalam proses pembentukan karakter bangsa*, Denpasar, Pustaka Larasan, 2011, pp. 133-159.

